Irving Penn
L'Essence du portrait

7 novembre 2026—30 janvier 2027
Vernissage samedi 7 novembre, 18—20h

Thaddaeus Ropac
Paris Marais
7, rue Debelleyme, 75003 Paris



Irving Penn, *Paloma Picasso*, New York, 1984
Tirage à la gélatine argentique (imprimé en 1984), 36.2 × 35.1 cm © Condé Nast

J'ai toujours été émerveillé par l'appareil photo.
Je le considère comme l'instrument qu'il est, mi-Stradivarius, mi-scalpel.
— Irving Penn

Thaddaeus Ropac Paris Marais présente *L'Essence du portrait*, une exposition mettant en lumière la maîtrise d'Irving Penn dans l'art du portrait, depuis sa photographie existentialiste de Marcel Duchamp de 1948 jusqu'à son portrait rayonnant d'Elizabeth Peyton, pris au cours de la dernière décennie de sa vie. Penn a contribué à élever la photographie au rang d'art majeur, et ses portraits rivalisent avec la peinture tant par leur expertise

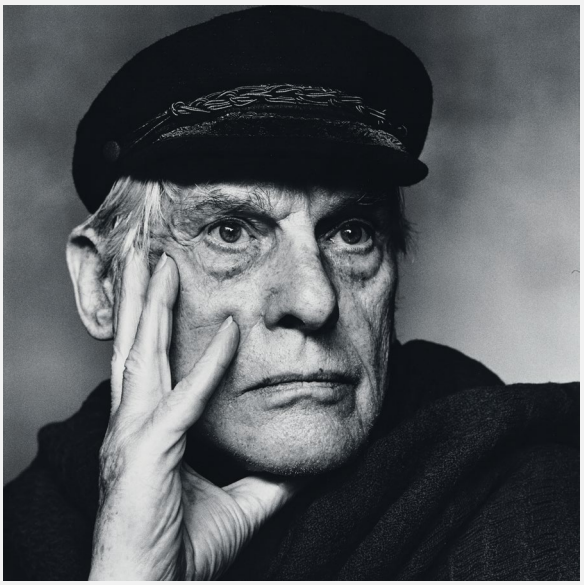
technique que par leur portée psychologique. L'exposition se déroule parallèlement à *PENN & FASHION* à la Maison Européenne de la Photographie, ainsi qu'à la présentation d'une sélection exceptionnelle de ses photographies à la Bourse de Commerce – Collection Pinault, dans le cadre de l'exposition *Remember Me*.

Les portraits de Penn sont percutants. Photographiant des personnalités à partir de 1946, il préparait chaque séance en se plongeant dans l'œuvre de ses sujets et en discutant avec eux autour d'un café dans son atelier avant la prise de vue. Comme l'a observé Penn, chaque modèle arrivait « armé d'une image de lui-même » que le photographe



Irving Penn, *Marcel Duchamp (2 of 2)*, New York,1948
Tirage à la gélatine argentique (imprimé en 1983), 24.13 × 19.21 cm
© The Irving Penn Foundation

s'efforçait de transcender. Dans ses premiers portraits, Penn utilisait fréquemment un coin de pièce artificiel, tel un piège hitchcockien, qui lui permettait de capturer ses sujets au sens propre du terme, comme l'illustre son portrait de Marcel Duchamp qui sourit sciemment, encastré dans l'angle aigu du décor. Dans son portrait de Yehudi Menuhin, le violoniste virtuose apparaît confiné dans l'espace exigu, son archet serré dans un poing et son Stradivarius pendant à l'autre main. En reléguant l'instrument aux marges ténébreuses de l'image, le photographe illumine le regard perçant de Menuhin, qui imprègne la composition en clair-obscur de son intensité pénétrante. Penn a laissé « la psyché sans défense habiter la pose, l'animer et lui donner vie », écrit Maria Morris Hambourg, co-commissaire de l'exposition consacrée au centenaire du photographe au Metropolitan Museum of Art de New York en 2017.



Irving Penn, *Willem De Kooning (1 of 2)*, Long Island, New York, 1983
Tirage à la gélatine argentique (imprimé en 1984), 35.3 × 35.6 cm
© Condé Nast

Comme le souligne l'exposition, un nombre fulgurant de figures d'avant-garde du xx^{e} siècle ont regardé droit dans l'objectif de Penn. Dans une photographie prise en plongée, John Cage se penche sur un piano à queue comme s'il sondait le battement de cœur de l'instrument, tandis que dans une photographie en gros plan, Willem de Kooning, alors âgé de 79 ans, regarde au-delà du cadre de l'image, entièrement absorbé dans ses pensées. Dans l'un de ses portraits les plus frappants, Penn saisit Pablo Picasso avec une acuité psychologique sans pareille. Ayant



Irving Penn, *Miles Davis Hand on Trumpet*, New York, 1986
Tirage à la gélatine argentique (imprimé en 1998), 25.7 × 26.6 cm
© The Irving Penn Foundation



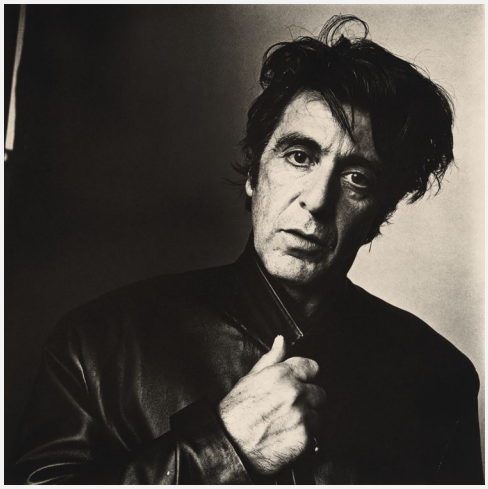
Irving Penn, *Jessye Norman*, New York, 1992
Tirage à la gélatine argentique (imprimé en 1992), 26 × 26cm
© Condé Nast

d'abord feint de ne pas être chez lui à Cannes, Picasso n'a accordé à Penn que dix minutes pour la séance (et seulement après que l'assistant du photographe eut escaladé le portail verrouillé de « La Californie »). L'artiste est apparu vêtu d'un sweat-shirt gris, avant d'enfiler une cape et un chapeau espagnols. Imperturbé par son accoutrement, Penn s'est rapproché de plus en plus du maître de l'art moderne jusqu'à figer son visage baigné d'une lumière crue, ne laissant apparaître qu'un seul œil écarquillé. Comme l'explique Morris Hambourg, Penn « a su extraire l'essence de l'artiste de ses esquives ».

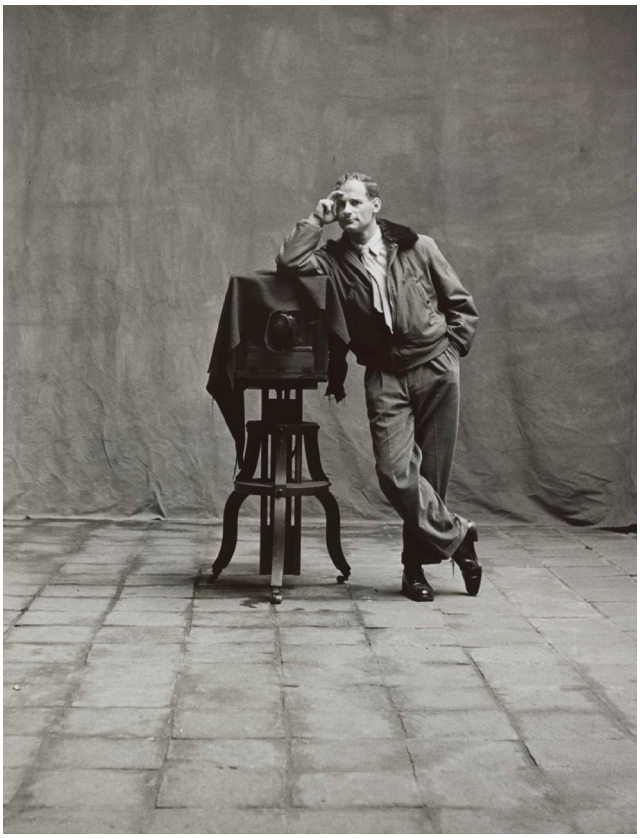
Penn a peu à peu effeuillé ses illustres modèles de leur écrin protecteur jusqu'à ce que son appareil photo touche quelque chose d'essentiel. Au cours de sa séance avec Miles Davis, le légendaire musicien de jazz s'est progressivement dépouillé de son armure de bijoux et de vêtements jusqu'à poser torse nu devant Penn, métaphoriquement dénudé. Comme l'a raconté la directrice artistique Eiko Ishioka : « J'avais l'impression que même la respiration de Miles et d'Irving trouvait la paix, guidée par le rythme mélodieux de l'obturateur. » Dans l'œuvre exposée, Penn isole la main de Davis, ses doigts tendus derrière les pistons de sa trompette comme s'ils en étaient le prolongement. La géométrie chatoyante de l'instrument contraste avec l'enchevêtrement de lignes sur la paume burinée du musicien. Toutefois, Penn parvient à visualiser la symbiose ineffable entre le trompettiste et son instrument dans ce portrait métonymique. Comme le photographe l'a observé à propos de l'œuvre de Davis, « cela m'a frappé comme étant de l'art visuel de la plus profonde espèce. »

À travers les photographies exposées, Penn a exploité la formidable expressivité de la main de l'artiste. Dans sa photographie de Luciano Pavarotti, le ténor d'opéra stupéfait brandit son mouchoir blanc emblématique – un geste qui accentue la théâtralité de la composition –, tandis que dans son portrait de Jessye Norman, la soprano repose sa tête dans la paume de sa main, ses doigts ondulants soulignant la délicatesse formelle de l'image. Sa photographie troublante d'Yves Saint Laurent, qui scrute le spectateur à travers sa main écartée, telle un masque, contraste encore davantage avec son portrait de Gianni Versace agrippant nonchalamment sa veste tout en tendant l'autre bras au-dessus de sa tête dans une pose presque maniériste. Comme l'a déclaré Penn au sujet de ses portraits, « chacun [est] à sa manière un petit drame humain ».

Une pureté graphique inimitable unit les portraits exposés. Dans sa couverture pour *Vogue* de 1950, Penn saisit le « New Look » de Jean Patchett avec une concision formelle absolue, dans ce qui constitue un véritable portrait de haute couture. Les lèvres charnues de Patchett, d'un noir de jais, deviennent le point focal de la composition, tel un point d'esprit agrandi de son voile, autour duquel les volumes géométriques de sa tenue rayonnent sur un fond d'un blanc éblouissant. Penn s'est ouvertement inspiré d'artistes tels qu'Honoré Daumier, Henri de Toulouse-Lautrec et Francisco de Goya pour créer un impact visuel saisissant. L'héritage de Toulouse-Lautrec transparaît notamment dans sa photographie du profil finement dessiné de Silvana Mangano, pris entre la masse noire et lisse de sa chevelure relevée et de son manteau à la soie quasi-sculpturale, tandis que Goya émerge des ombres qui enveloppent ses portraits les plus troublants. Comme l'a affirmé Morris Hambourg, Penn concevait ses portraits « comme des tableaux, puissants et aboutis »



Irving Penn, *Al Pacino (A)*, New York, 1995
Tirage platine-palladium (imprimé en 1996), 45.7 × 45.7 cm © Condé Nast



Irving Penn, *Picture of Self*, Cuzco, 1948
Tirage à la gélatine argentique, 25.4 × 25.7 cm © The Irving Penn Foundation.

À propos de l'artiste

Irving Penn naît en 1917 à Plainfield, dans le New Jersey, de parents immigrés. De 1934 à 1938, Penn fréquente la Philadelphia Museum School of Industrial Arts, où il étudie le dessin, la peinture, le graphisme et les arts industriels sous la direction d'Alexey Brodovitch. Sa première couverture photographique pour *Vogue* paraît en octobre 1943, et il continue à travailler pour le magazine tout au long de sa carrière. Dans les années 1950, il fonde son propre atelier à New York et commence à réaliser des photographies publicitaires parallèlement à ses travaux personnels et expérimentaux, dont la série *Nudes*. Au début des années 1970, Penn ferme son studio de Manhattan et se consacre entièrement au tirage au platine dans le laboratoire qu'il a aménagé dans la ferme familiale de Long Island. C'est là qu'il crée sa série révolutionnaire *Cigarettes*, présentée lors de sa première exposition au Museum of Modern Art de New York en 1975, ainsi que sa série *Street Material*, exposée au Metropolitan Museum of Art de New York en 1977.

La première rétrospective consacrée à l'œuvre d'Irving Penn a été organisée par le Museum of Modern Art de New York en 1984 et a fait l'objet d'une tournée internationale dans des pays tels que le Japon, la France, l'Espagne, l'Allemagne, la Suède, Israël, l'Italie et le Royaume-Uni. Il a fait don de ses archives à l'Art Institute of Chicago en 1995 et a établi The Irving Penn Foundation en 2005 afin de promouvoir la connaissance et la compréhension de son héritage artistique, notamment la diversité des techniques, des supports et des thèmes qu'il a explorés. Parmi les expositions monographiques récentes de l'artiste figurent *Irving Penn: Beyond Beauty* au Smithsonian American Art Museum, à Washington, D.C. (2015) ; *Irving Penn: Underfoot* à la Tate Modern, à Londres (2019–20) ; et *Irving Penn, Chefs-d'œuvre de la collection de la MEP*, aux Franciscaines, à Deauville (2023). En 2017, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'artiste, l'exposition *Irving Penn: Centennial* a été inaugurée au Metropolitan Museum of Art de New York, avant d'être présentée à la Réunion des musées nationaux – Grand Palais, à Paris (2017) ; au C/O Berlin (2018) ; à l'Instituto Moreira Salles, à São Paulo (2018) ; et à de Young Museum, à San Francisco (2024).

Pour toute demande :

Marcus Rothe
Thaddaeus Ropac Paris
marcus.rothe@ropac.net
Téléphone +33 1 42 72 99 00
Portable +33 6 76 77 54 15

Partagez vos impressions avec :

@thaddaeusropac
#thaddaeusropac
#irvingpenn